

Jean-Michel Atlani
Le Clos Barbeau
3 Quai de la Ruelle
77590 Bois le Roi
tél: 01 60 66 31 59
fax: 01 60 66 31 77
jean-michel.atlani@wanadoo.fr



Humanité, Subjectivités, Ontologie

En ces temps d'après "11 septembre", peut-on aborder la question du passage à l'ontologique indépendamment du monde tel qu'il est aujourd'hui et de là où se trouve l'humanité maintenant. Peut-on rester en dehors de ce monde organisé par les humains et soumis aux règles de l'économie, comme si toute la question du sens avait à se résoudre à ce seul niveau, comme s'il s'agissait seulement de participer à l'économie tout en tentant d'échapper à l'aliénation qu'elle ne cesse de créer et d'entretenir.

En tant que thérapeutes en Abandon Corporel, peut-on raisonnablement penser que ce que nous essayons de faire à un niveau microscopique ne serait pas une tentative dérisoire, mais au contraire aurait du sens face à l'ampleur du problème que l'humanité toute entière a à résoudre, ne serait ce que pour avoir une chance de survivre à ce qu'elle produit de destruction sur la planète entière et en elle même.

Comment permettre que se révèle le sens de ce qui se passe, comme cela se passe entre les humains à tous les niveaux, que ce soit dans leur dépendance entre eux, leur assujettissement les uns par les autres, avec toute la violence qui va avec, aussi bien que dans le difficile accès à leur interdépendance.

Au delà de l'espace confidentiel de la relation thérapeutique individuelle ou en petit groupe, quelle est la validité de la position prise en Abandon Corporel de recevoir et de faire place en soi, comme soi, à tout ce qui est éveillé au contact des autres, des évènements, de la vie.

Ce qui est élaboré et reçu au décours de ces expériences dans l'ouverture à la dimension ontologique a-t-il une portée quelconque au delà du moment et de l'espace où son déploiement a été possible. Il va de soi pour moi que le propos de l'Abandon Corporel n'est pas de vouloir sauver l'humanité d'elle même, ni de sauver le monde, ni encore de se sauver individuellement.

Si je me laisse sentir tout ce que me fait ce qui se passe dans le monde, si je

me laisse atteindre par la façon dont les humains se traitent entre eux, tant à un niveau individuel qu'au niveau des groupes, communautés, états, religions, je suis saisi d'un grand sentiment d'impuissance, de découragement, de tristesse, de colère et de peur. Je reste tout habité d'une impression d'impasse généralisée et de guerre inéluctable dans laquelle la vie humaine semble n'avoir aucun prix, aucune autre valeur que celle de chair à canon, ou de source de profit, objet de dépossession dans tous les cas. Une autre impression s'impose : celle d'un seuil déjà franchi au delà duquel tout effort tentant de porter remède à cette impasse ne serait qu'aménagement qui ne servirait qu'à différer encore et encore **la nécessité de trouver un chemin au fond même de l'impasse**, au cœur même de la matière dont nous sommes constitués. Et puis, il y a aussi le sentiment d'un décalage monumental entre la force et la « bonne volonté » dont je dispose, et le côté dérisoire de toute intervention individuelle dans la mêlée mondiale. A quoi bon, en effet, essayer de comprendre ce qui est en jeu dans tout cela alors que je suis si peu capable de recevoir en moi-même l'intolérable qu'une telle situation me fait vivre, l'insupportable de ce lieu intérieur de mélange où elle m'emmène, celui d'un découragement si grand qu'il pourrait me faire abandonner jusqu'au souci de ma propre survie, mais aussi celui où la colère pourrait me pousser à partir en guerre contre tout ce qui aliène la vie sans me préoccuper du fait que c'est précisément dans cette aliénation (peut être là plus que partout ailleurs) que la vie cherche son chemin; lieu insupportable encore par son invitation à l'indifférence qui pourrait m'amener à me replier sur le périmètre restreint de ma vie en tentant d'en faire un lieu où il y aurait du sens malgré tout, sens au milieu du non-sens, de l'incohérence et l'absurdité environnants.

Une fois cela dit, quoi? Une chose me hante depuis longtemps et s'impose à moi plus que jamais: l'humanité porte en elle la possibilité de son devenir mais **son devenir n'est pas pour elle-même... il est un devenir qui serait le projet de la matière dont l'accomplissement passe par l'humanité** conçue comme une élaboration de la vie cherchant son chemin dans et à travers la matière qu'elle organise dans des formes de plus en plus complexes et différenciées.

En tant qu'humains nous sommes faits tout à la fois de l'inaccompli de la matière et de la possibilité de son accomplissement.

L'humanité est une, il n'y a qu'une seule humanité, qui est le dernier maillon actuel de tout le chemin d'accomplissement antérieur. Elle ne connaît pas son au delà d'elle, ni ses formes possibles ultérieures. Elle est mue malgré elle par le devenir de la matière en marche à travers elle. Rien ne semble pouvoir relativiser cette humanité là qui peut se croire maître absolu sur la terre et à la conquête de l'univers entier. *Tant que l'humanité se considère elle même pour elle même, on pourrait dire qu'il lui manque l'altérité. Dans cette logique qui l'amène à s'accaparer la terre, à l'exploiter, et à la détruire, plus elle progresse dans la connaissance de la matière, de l'univers, d'elle même et de la vie, plus son pouvoir de nuisance augmente. Ce qui se profile à l'horizon possible, c'est la disparition pure et simple de la terre et de l'humanité qui l'habite. Je me dois*

de reconnaître que c'est bien cela qui me terrifie, : la fin du monde, plus que la mort.

Pourtant, l'humanité est sans cesse relativisée par le fait même qu'elle n'est pas maître du projet qui l'anime et la pousse à devenir. De plus, si l'humanité est une dans sa forme globale (tous les humains sont faits sur le même modèle), chaque humain est particulier et spécifique. Bien que une, l'humanité n'est pas unanime. La vie humaine se décline selon les modalités particulières de chaque individu dont elle est constituée ; et cette juxtaposition de singularités permet à son tour que chaque humain donne à chaque autre l'intuition de la relativité de sa perception et relativise du même coup son omnipotence comme son enfermement.

Cela a des implications importantes :

-chacun de nous est **toute la vie actuelle**, portant tout l'accomplissement antérieur de cette vie ainsi que tout l'inaccompli selon une modalité singulière.

-l'interaction des humains entre eux, source inépuisable de connivences et de conflits est l'instrument du devenir ; elle rend nécessaire la relativisation des absolus où les uns et les autres - individuellement ou collectivement - sont enfermés. Les absolus, sources de beaucoup de violence et de souffrances, mènent au chemin lui aussi difficile de leur relativisation jusqu'à ce que puisse être reçu ce dont l'absolu protège.

-l'expérience d'être de chacun est le lieu dans lequel le devenir se cherche.

Elle est le lieu d'actualisation du projet de la matière et de la vie qui nous meut.

Si l'on considère que la vie est la concrétisation progressive de ce projet et si l'on se met au service de ce projet, il s'agit alors de se mettre dans une disposition telle qu'elle permette à toute l'expérience de la vie humaine particulière de chacun de pouvoir être, et qu'ainsi peu à peu la matière elle-même nous amène à son accomplissement.

De là, une remarque incidente: à partir du fait que c'est le projet de la matière qui nous anime et nous pousse à être, et que les humains en sont l'instrument et une possibilité, l'accès à la spiritualité, à la dimension ontologique n'est pas initialement, ni même peut être en soi, un projet délibéré des humains. Vouloir cet accès n'est pas une vertu, voire pourrait en être au mieux un empêchement, au pire un évitement, peut-être en tenant compte de cela, pouvons-nous tendre à ne pas l'empêcher, à le permettre autant que possible en nous laissant être travaillés par ce que nous portons à notre insu.

Je me sens très concerné par ce qui se passe actuellement dans le monde et par le retentissement que cela a au niveau individuel en chacun. C'est comme s'il nous était demandé d'être là, présents au monde, à nous-même et aux autres, de nous laisser aller et être travaillés par les endroits en soi où cela nous emmène et ainsi de découvrir progressivement que seules, les expériences d'impuissance, celles d'être désarmé, démuné et dans un dénuement et une précarité extrêmes, seraient à la mesure de ce qui se passe et les seules qui ne prennent pas parti dans les

affrontements, les guerres, les perversions et les violences en tout genre qui, en ce moment, sont en émergence. Il n'est plus possible aujourd'hui d'être dans un soi-disant bon camp, celui des autres étant par conséquent le mauvais, ni de se définir comme n'appartenant à aucun des camps. L'humanité une c'est là aussi, c'est là surtout, au cœur de la bataille, là où ça meurt, là où ça ne cesse de tuer l'autre pour ne pas avoir à se reconnaître en lui, pour ne pas avoir à aller en soi par l'autre dans les lieux de violence, de désagrégation, d'absence ou d'oubli, qui nous enracinent dans la mort en attendant la vie.

Le devenir de la matière amène peu à peu l'humanité entière dans ces lieux d'intensité et de violence tels qu'on ne saurait plus si vivre ce serait d'arriver juste à ne pas mourir ou si consentir à mourir serait peut être le seul espoir de vivre.

En tant que thérapeutes en Abandon Corporel, nous ne cessons d'apprendre à fréquenter ces lieux impossibles, du fait même que nous tentons de faire place à la vie telle qu'elle est aussi bien en nous qu'en chaque autre, telle qu'elle émerge au travers des circonstances et des interactions dans le vécu de chacun, telle qu'elle se fraye un chemin à travers l'humanité toute entière.

Mais qu'en est-il si, au lieu de rester sur une échelle individuelle ou de petit groupe, nous nous plaçons avec et face aux milliards d'humains actuels dans leurs interactions et leurs recherches relayées ou non par les médias. Comment ne pas être en même temps pleins d'admiration face à cette humanité là et en même temps terrifiés par les impasses dans lesquelles elle s'enferme, par son pouvoir de destruction.

Comment entendre que le passage à l'ontologique a précisément à voir avec ce qui se passe dans le monde, avec ce corps humain, matière devenue en recherche en chacun et à travers nous d'un passage vers son accomplissement .

Comment entendre que les événements mondiaux nous appellent en nous au fond de la matière que nous sommes, au fond de son obscurité, là où en nous gît l'expérience de crucifixion, la profondeur, la solitude et la douleur immense du manque à être, comme seul et unique lieu du passage à l'ontologique, l'extrême de la dépossession de ce qui n'est pas encore devenu, lieu d'où l'on vient et auquel on aurait à revenir pour ne pas rester dans la mort.

Paradoxe d'un chemin d'accomplissement où la mort serait non la fin mais l'origine, le corps et les autres le moyen qui peu à peu dans un double mouvement pourrait nous ramener en nous devenus, à l'origine ; c'est à dire à recevoir toute la mort dont nous sommes faits.

C'est là me semble-t-il que les événements mondiaux actuels nous convoquent à tenter d'assumer en nous l'expérience de la crucifixion comme le lieu où la matière devenue que nous sommes est ramenée par une sorte d'étagage descendant des humains entre eux dans leurs conflits, leurs guerres et leurs impossibilités, à la matière des origines non encore devenue, être en puissance, en attente d'une subjectivité qui puisse porter comme elle en elle une telle dépossession.

Dit autrement, la condition humaine serait tout en même temps cet état de crucifixion tapi en nous et l'ignorance dans laquelle nous sommes de cela, ne pouvant quasiment pas le porter. Cette ignorance est essentielle à plusieurs titres, tant que nous ne pouvons assumer de rencontrer et de vivre comme nous cet état et la douleur immense qui va avec. L'ignorance nous permet de vivre une existence qui ménage la possibilité d'avoir accès à cela peu à peu, que progressivement se fasse en nous l'intériorité qui nous manque pour pouvoir répondre et faire place ne serait-ce qu'un peu à cet état de crucifixion oublié, méconnu, abandonné, qui nous appelle depuis la nuit des temps. C'est la "sagesse" de cette ignorance et l'intuition de cet état qui a dû permettre aux humains d'inventer les religions comme mise en dehors sous la forme de Dieu d'une figure qui serait capable de recevoir cet état, une sorte d'intériorité qui serait toute à l'extérieur veillant sur nous et qui serait la projection extérieure et positive de ce que nous ne pouvons assumer d'être.

En ces temps troublés que nous vivons il semblerait que Dieu ne suffise plus puisqu'au nom de Dieu les humains se font la guerre, chacun se pensant comme l'incarnation du Bien et désignant l'autre comme le Mal à éliminer. Dans la réalité extérieure les religions font faillite. Dans le même temps où l'humanité met en place au niveau mondial des institutions qui tentent de gérer les problèmes qu'elle crée du fait de son évolution technologique, de son système économique, se désorganisent les religions, incapables de faire face à ce qui arrive, ne pouvant l'empêcher, laissant les humains très démunis et apparaissant de plus en plus comme dépossédés d'eux mêmes, pris qu'ils sont dans un mouvement inéluctable qui les met face à leur quasi impossibilité de rencontrer ce qui les habite au fond d'eux sans qu'ils le sachent.

Non seulement Dieu ne suffit plus à contenir ce qui émerge mais chaque autre défini (individu, groupe, communauté, état) apparaît tout en même temps comme dangereux puisque susceptible de nous rapprocher de l'état de crucifixion qui est en nous et comme insuffisant puisque ne nous permettant pas de faire le chemin d'habiter ce vers quoi il nous pousse. La violence qui émerge de là donne la mesure de la douleur de la dépossession qui, depuis toujours, nous attend au fond de nous et de notre impossibilité à la rencontrer, à pouvoir envisager qu'on puisse l'habiter plutôt que la fuir sans cesse et y être constamment ramenés.

En tant que thérapeutes en Abandon Corporel, sans doute avons nous plus que jamais à continuer à explorer les limites infinies de notre ignorance pour que peu à peu se fasse le chemin dans des humains de porter tout le poids de la matière.